Séquence 1. Evolution du héros romanesque.

*Un Homme qui dort,* Georges Perec, 1967, Ed Folio pp 142 à 144. Texte 3.

*Le personnage central et unique de l’œuvre (« tu »), a décidé d'arrêter ses études, de ne plus rien entreprendre...*

*Il se contente d’observer le monde, sa propre vie intérieure. Il s’agit ici de l’excipit du roman, de ses deux dernières pages.*

Tu n'es pas mort. Tu n'es pas devenu fou.

Les désastres n'existent pas, ils sont ailleurs. La plus petite catastrophe aurait peut-être suffi à te sauver : tu aurais tout perdu, tu aurais eu quelque chose à défendre, des mots à dire pour convaincre, pour émouvoir. Mais tu n'es même pas malade. Tes jours ni tes nuits ne sont en danger. Tes yeux voient, ta main ne tremble pas, ton pouls est régulier, ton cœur bat. Si tu étais laid, ta laideur serait peut-être fascinante, mais tu n'es même pas laid, ni bossu, ni bègue, ni manchot, ni cul-de-jatte et pas même claudicant.

Nulle malédiction ne pèse sur tes épaules. Tu es un monstre, peut-être, mais pas un monstre des Enfers. Tu n'as pas besoin de te force à hurler. Nulle épreuve ne t'attend[[1]](#footnote-1), nul rocher de Sisyphe[[2]](#footnote-2), nulle coupe ne te sera tendue pour t'être aussitôt refusée[[3]](#footnote-3), nul corbeau n'en veut à tes globes oculaires, nul vautour ne s'est vu infliger l'indigeste pensum de venir te boulotter le foie, matin, midi et soir[[4]](#footnote-4). Tu n'as pas à te traîner devant tes juges, criant grâce, implorant pitié. Nul ne te condamne et tu n'as pas commis de faute. Nul ne te regarde pour aussitôt se détourner de toi avec horreur.

Le temps, qui veille à tout, a donné la solution malgré toi.

Le temps, qui connaît la réponse, a continué de couler.

C'est un jour comme celui-ci, un peu plus tard, un peu plus tôt, que tout recommence, que tout commence, que tout continue.

Cesse de parler comme un homme qui rêve.

Regarde ! Regarde-les. Ils sont là des milliers et des milliers, sentinelles silencieuses, Terriens immobiles, plantés le long des quais, des berges, le long des trottoirs noyés de pluie de la place Clichy, en pleine rêverie océanique, attendant les embruns, le déferlement des marées, l'appel rauque[[5]](#footnote-5) des oiseaux de mer.

Non. Tu n'es plus le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'avait pas de prise, celui qui ne sentait pas la pluie tomber, qui ne voyait pas la nuit venir. Tu n'es plus l'inaccessible, le limpide, le transparent. Tu as peur, tu attends. Tu attends, place Clichy, que la pluie cesse de tomber.

1. Référence à Héraclès et aux douze « travaux » qu’il doit réaliser pour devenir immortel. [↑](#footnote-ref-1)
2. Sisyphe est condamné à pousser chaque jour un énorme rocher en haut d’une montagne d’où il retombe indéfiniment à la base. Il est puni pour avoir livrée la fille de Thanatos, dieu de la mort. [↑](#footnote-ref-2)
3. Référence à Tantale : condamné à être torturé par la faim, attaché à une chaîne trop courte pour qu’il atteigne les mets et les boissons qu’il a sous les yeux. Il est puni pour avoir donné à manger aux dieux son propre fils. [↑](#footnote-ref-3)
4. Référence à Prométhée : condamné à se faire manger le foie, de son vivant, chaque jour, éternellement, par un aigle. Puni pour avoir livré le secret du feu aux humains. [↑](#footnote-ref-4)
5. Tonalité sonore grave, gutturale. [↑](#footnote-ref-5)